

Azur

HARLEQUIN



MICHELLE CONDER

Milliardaire et séducteur

MICHELLE CONDER

Milliardaire et séducteur

Traduction française de
ANNE DAUTUN

Azur

 HARLEQUIN

Collection : Azur

Titre original :

DEFYING THE BILLIONAIRE'S COMMAND

© 2016, Michelle Conder.

© 2017, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Homme : © ISTOCKPHOTO/IVAN BLIZNETSOV/GETTY IMAGES/
ROYALTY FREE

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-6843-8 — ISSN 0993-4448

1.

On disait de Dare James qu'il avait tout, et comment soutenir le contraire ? Doté d'un charme ravageur dans le genre mauvais garçon, de l'énergie et du physique d'un athlète de haut niveau, il raffolait des voitures de luxe, adorait les femmes et collectionnait les propriétés à travers le monde. Parti de rien, il était devenu milliardaire à trente ans grâce à un travail acharné, un courage et une détermination sans faille. Il possédait tout ce qu'un homme pouvait désirer.

Dare posa les pieds sur son bureau, chevilles croisées, et s'adossa à son fauteuil.

— Il peut répéter tant qu'il voudra qu'il faut céder le stock d'actions à perte, dit-il à son directeur financier à l'autre bout du fil. Je m'en moque. Moi, je te dis de le garder. Et, s'il veut mettre en cause mon jugement, qu'il aille se faire voir !

Là-dessus, il raccrocha, prêt à traiter le problème suivant.

— Un souci ?

Dare leva les yeux vers la porte. Sa mère se tenait sur le seuil. Arrivée de Caroline du Nord la veille, elle avait passé la nuit chez lui, à Londres, et s'apprêtait à repartir pour rendre visite à une vieille amie à Southampton.

— Déjà debout, maman ? demanda-t-il avec un sourire, en se redressant. Tu devrais être encore au lit.

Sa mère pénétra dans le bureau pour s'installer sur un canapé de l'aire d'accueil.

— J'avais à te parler avant mon départ.

Dare consulta sa montre. Pour lui, les affaires passaient avant tout, sauf lorsqu'il s'agissait de sa mère.

— Je t'écoute, fit-il. Que se passe-t-il ?

— J'ai reçu un e-mail de mon père il y a un mois.

— Ton père ? s'étonna-t-il, doutant d'avoir bien entendu.

— Oui, je sais, j'ai été surprise, moi aussi.

Dare n'aurait pas su dire ce qui le choquait le plus : que sa mère ait reçu cet e-mail ou qu'elle ait mis tant de temps à lui en parler.

— Que veut-il ?

— Me voir.

D'un geste inconscient, elle se tordit les mains, qu'elle avait posées sur ses genoux. Dare sentit son cœur se serrer. Si un homme qui avait chassé sa fille parce qu'elle épousait un mauvais parti la contactait trente-trois ans plus tard, il y avait gros à parier que ce n'était pas sans raison. Et il ne pouvait s'agir d'une bonne nouvelle.

— Il m'a invitée à déjeuner à la maison.

Le terme « maison » désignait Rothmeyer House, vaste manoir qui avait pour écriin cent vingt-sept hectares de campagne anglaise luxuriante.

— Tu n' envisages tout de même pas d'y aller, lâcha Dare.

Vu la manière dont le vieux l'avait traitée, il ne méritait pas qu'elle accepte. Dare sentait cependant que sa mère en avait envie.

— Ce type n'a jamais rien fait pour toi, et il lui prend soudain l'envie de te voir ? lança-t-il. Il a forcément un motif caché. Il a besoin d'argent. Ou alors il est mourant.

— Dare ! Je ne pensais pas avoir élevé un cynique !

— Je ne suis pas cynique, mais réaliste, maman, soutint Dare avant de poursuivre d'une voix plus douce. Je ne voudrais pas te voir espérer qu'il regrette d'avoir coupé les ponts. S'il n'est pas mourant, alors, il mijote quelque chose.

Dare savait qu'il se montrait dur, mais dans la vie il fallait faire preuve de vigilance. Il était si habitué à veiller sur sa mère que c'était devenu pour lui une seconde nature.

— C'est mon père, Dare, fit-elle valoir. Il me tend la main et je sens que je dois l'accepter, même si je ne peux pas expliquer pourquoi.

Dare se fondait sur les faits, pas sur les intuitions. En ce qui le concernait, il n'attendait rien de Benson Granger, baron Rothmeyer, alias son grand-père. Son invitation arrivait beaucoup trop tard. À une époque, sa mère aurait eu grand besoin de son aide. Désormais, elle pouvait se passer de lui.

— Il a déjà tenté de me retrouver sans succès, paraît-il, reprit-elle.

— Il n'a pas dû faire de grands efforts ! Tu ne te cachais pas, que je sache.

— Non, mais je ne serais pas surprise que ton père ait joué l'associé du diable.

Dare se rembrunit. Il détestait penser à son père, et plus encore parler de lui.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda-t-il.

— Un jour, quand tu étais petit, et que je croyais encore en lui, il a déclaré qu'il veillerait à ce que mon père prenne définitivement la mesure de ce qu'il avait sacrifié. Sur le moment, je n'y ai pas attaché d'importance. Maintenant, je m'interroge. Et tu sais, avant que je lui parle de toi, mon père n'avait pas la moindre idée de ton existence.

— Il saura que j'existe, crois-moi, si tu décides d'accepter son offre.

— Alors, tu penses que *je dois* y aller ?

— Pas du tout ! Tu devrais supprimer cet e-mail et faire comme si tu ne l'avais jamais reçu.

— Tu es l'un de ses héritiers, Dare.

— Cela m'est égal. Je me fiche de son vieux manoir qui doit coûter plus cher à entretenir que sa véritable valeur.

— Rothmeyer House est magnifique mais, quoi qu'il en soit... j'ai eu tort de te tenir coupé de lui après la mort de ton père. Mis à part ton oncle et ton cousin Beckett, tu n'as pas d'autre parent. De mon côté, du moins.

Dare contourna son bureau et prit les mains de sa mère entre les siennes.

— Maman, tu as fait ce qu'il fallait. Je n'ai pas besoin de lui. Je n'ai jamais eu besoin de lui.

— Il avait changé après la mort de ma mère, dit-elle à voix basse comme si elle se remémorait des souvenirs douloureux. Il n'a jamais été démonstratif, mais il vivait carrément reclus. Il était distant avec tout le monde.

— Un homme charmant ! ironisa Dare.

Sa mère sourit, et ce sourire atténua les creux de ses joues et dissipa son expression tendue. À cinquante-quatre ans, elle restait incroyablement séduisante et semblait enfin avoir repris goût à la vie.

C'était pour cette raison, entre autres, que Dare n'admettait pas la démarche de son grand-père. Sa mère était heureuse, elle n'avait nul besoin qu'on lui remémore le passé.

— Notre rupture n'est pas entièrement sa faute, continuait-elle. J'étais très impétueuse en ce temps-là et... au bout du compte, il avait raison au sujet de ton père. Mais j'étais trop orgueilleuse pour l'admettre.

— Tu ne vas quand même pas rejeter le blâme sur toi !

— Non, bien sûr, mais... C'est étrange, tu sais. Peu avant de recevoir son e-mail, j'ai rêvé que j'étais de retour à la maison. On dirait une prémonition, tu ne trouves pas ?

Dare ne croyait pas plus aux prémonitions qu'aux contes de fées !

— À mon avis, tu as besoin de tourner la page, déclara-t-il. Et je te soutiendrai de mon mieux. Quitte à t'accompagner là-bas, si c'est ce que tu désires.

Sa mère lui décocha un sourire rayonnant.

— J'espérais t'entendre dire ça ! Après que je lui ai parlé de toi, il a manifesté le désir de te connaître.

Il ne manquait plus que ça, pensa Dare. Une réunion de famille.

— Il a lieu quand, ce déjeuner ? s'enquit-il.

— Demain.

— Demain !

— Désolée, mon chéri, j'aurais dû te prévenir plus tôt, mais je n'étais pas sûre d'accepter jusque-là.

— Qui a-t-il invité d'autre ?

— Je l'ignore.

— S'est-il remarié ? Aurais-tu une belle-maman ? fit Dare avec un air cynique.

— Non, mais il m'a prévenue que quelqu'un vivait avec lui.

— Une femme ?

— Il ne l'a pas précisé. Nos échanges ont été un peu contraints, jusqu'ici.

— Peu importe. Je chargerai Nina de réorganiser mon emploi du temps, décréta Dare. Nous partirons à...

— J'ai promis à Tammy que j'irais la voir à Southampton, coupa sa mère, et je ne peux pas annuler. Si je te retrouvais à Rothmeyer House demain, juste avant midi ?

— Si c'est ce que tu veux, concéda Dare. J'ai pris des dispositions pour que Mark te serve de chauffeur.

— Merci, Dare. Je ne pourrais pas avoir un meilleur fils. Elle se leva et l'enveloppa de ses bras.

— Tu sais bien que je ferais n'importe quoi pour toi.

— Oui, et je l'apprécie.

Une note triste persistait dans sa voix. Pensait-elle à son mari, au parcours tourmenté qu'avait été sa vie avec lui jusqu'au moment de sa mort, alors que Dare venait d'avoir quinze ans ?

Dans le meilleur des cas, on aurait pu considérer le père de Dare comme un homme instable poursuivant des chimères. Et, dans le pire, comme un escroc aux pieds d'argile. Le seul enseignement valable que Dare avait reçu de lui était la capacité à repérer un arnaqueur à des kilomètres.

La leçon avait été rentable : elle lui avait permis de gagner plus d'argent qu'il ne l'aurait jamais imaginé, assez pour s'acheter tout ce qu'il voulait. Et il en avait désiré des choses en grandissant dans la banlieue pauvre d'une petite ville américaine !

Quand il avait découvert à dix-huit ans l'ascendance aristocratique de sa mère, il en avait conçu du ressentiment envers la famille de cette dernière, qui lui avait tourné le dos et l'avait obligée à cumuler trois jobs pour survivre. Il n'avait jamais voulu rencontrer cette famille et ne le désirait pas davantage à présent.

Il la rencontrerait pourtant, mais pas demain au déjeuner. Dès aujourd'hui. Cet après-midi même.

Si Benson Granger croyait pouvoir s'insinuer dans la vie de sa mère pour toute autre raison qu'un motif altruiste, il se trompait lourdement !

Dare se serait volontiers passé de cette incursion en Cornouailles, mais elle lui donnerait l'occasion de tester son nouveau bolide sur les routes de campagne.

Un sourire se dessina sur ses lèvres, loin de celui qui faisait craquer tant de femmes. Il se sentait comme un prédateur prêt à fondre sur sa proie. Tout à coup, cette entrevue avec son grand-père le réjouissait. Il prendrait un malin plaisir à lui dire ses quatre vérités !

Au village de Rothmeyer, les journées estivales étaient chaudes et embaumées, les nuits rafraîchies par une brise légère, comme dans un conte de Beatrix Potter. Rothmeyer House trônait au beau milieu d'un grand parc arboré qui bordait tout un côté du petit bourg.

Carly Evans prit appui sur le bord de la piscine pour se hisser hors de l'eau, épuisée.

— Ceux qui prétendent que l'exercice physique est un dopant sont des menteurs, marmonna-t-elle au pékinois du baron Rothmeyer, couché à l'ombre de la terrasse.

Depuis qu'elle était arrivée, trois semaines plus tôt, Carly n'avait pas à se plaindre d'être le médecin du baron Rothmeyer. Elle s'était installée sur place, car le baron devait subir une opération risquée deux semaines plus tard, et elle devait admettre que cet endroit était magnifique.

Elle avait conscience que sa mission ne durerait pas

éternellement et qu'elle devrait bientôt passer à autre chose mais, en attendant, elle était décidée à profiter du cadre. Au cours de l'année écoulée, Carly avait mené une existence nomade, à la grande désolation de ses parents.

Elle grimaça à cette pensée, puis essora ses longs cheveux roux. Elle n'était pas plus nomade qu'une nonne était acrobate de cirque et, un an plus tôt, elle menait encore la vie conventionnelle d'une praticienne surmenée dans un grand hôpital de Liverpool.

C'était avant que son univers s'effondre.

Carly se sécha à gestes rapides. Puis elle s'allongea sur un transat, résolue à ne pas gâcher son temps libre : le baron ne rentrerait pas avant quelques heures, elle n'allait pas les perdre à ressasser des idées noires.

« Si on n'affronte pas ses problèmes, disait son père, ils se transforment en montagnes infranchissables. »

Pour sa part, Carly avait eu d'emblée à affronter une montagne. Cette situation était aussi dure pour elle que pour sa famille.

Sa gorge se noua, comme chaque fois que le passé s'insinuait dans sa conscience.

Pour se distraire, elle consulta ses e-mails. Il y avait un courriel de ses parents ; un autre de son ancienne faculté de médecine ; et, enfin, un de Travelling Angels, son agence d'intérim.

Ouvrant ce dernier, elle apprit qu'un travail l'attendait dès qu'elle aurait terminé celui-ci. Comme l'agence ne disposait que de trois médecins certifiés, Carly n'avait pas manqué d'occupation, et cela lui convenait : plus elle en avait, moins elle songeait à ses erreurs passées.

Elle n'était toutefois pas encore prête à envisager l'étape suivante. Alors, elle ferma l'e-mail, puis lut celui de ses parents. Ils demandaient s'ils la verraient bientôt, si elle avait pris une décision quant à son avenir... Carly soupira.

Un an plus tôt, sa sœur Liv, belle, douce et populaire, était morte d'une forme rare et foudroyante de leucémie. Comme si cela ne suffisait pas, Daniel, le brillant petit

ami de Carly, l'avait trompée au lieu d'être à ses côtés et de la soutenir.

Elle n'avait d'ailleurs pas cherché son soutien. Cardiologue réputé, il était très occupé et, en toute honnêteté, ils n'avaient jamais eu ce genre de relation.

Il lui avait couru après par intérêt pour elle, elle avait accepté de sortir avec lui parce qu'elle était flattée par son attention. Puis Liv était tombée malade, et tout s'était écroulé. Daniel lui en avait voulu de passer du temps avec sa sœur, s'était mis à mettre en cause le moindre de ses mouvements, l'avait accusée de le tromper en utilisant Liv comme prétexte.

Quoi qu'elle dise, il ne la croyait jamais. Carly avait découvert par la suite que c'était lui qui était infidèle. Le comble, tout le monde était au courant à l'hôpital et personne ne lui avait rien dit. Une expérience humiliante.

Sentant la brûlure du soleil sur sa peau, Carly attrapa un short en denim ultra-court, d'où glissa l'écrin en cuir noir livré à son intention un peu plus tôt dans la journée.

Elle l'ouvrit, sidérée une fois de plus par l'extraordinaire collier de rubis qui reposait sur la soie bleu roi.

« Pour aller avec tes cheveux », précisait la carte d'accompagnement, ornée du paraphe chantourné du petit-fils de Benson, Beckett Granger, très imbu de lui-même.

Carly secoua la tête alors qu'elle sortait le bijou de son écrin. Si Beckett pensait l'impressionner parce que le collier valait une fortune, il risquait d'être déçu. Carly était trop terre à terre pour être portée sur la joaillerie de luxe. Néanmoins, elle reconnaissait que Beckett s'était donné du mal. Ce collier était la tentative la plus onéreuse qu'un homme ait jamais faite pour capter son attention !

Même si elle n'avait pas été « en convalescence » d'une relation ratée avec un professeur de faculté qui se prenait pour Dieu, Carly ne se serait jamais intéressée à Beckett. Ce type avait quelque chose de sinistre. Il considérait que tout lui était dû. Une fois, après avoir refusé une énième

invitation à dîner, elle avait vu le moment où il se mettrait à trépigner !

Benson tenait à cacher sa maladie, alors Beckett croyait que Carly était la fille d'un vieil ami de son grand-père. Cela ne l'avait pas empêché de la coincer un soir qu'il avait un peu trop bu. Sa tentative de séduction n'avait été tout au plus qu'un désagrément, et Carly était sûre qu'il aurait été très gêné par la suite s'il était parvenu à ses fins.

Quoi qu'il en soit, même si Beckett avait été un dieu descendu de l'Olympe, elle serait restée indifférente. Elle n'avait pas renoncé aux hommes à tout jamais, mais sa vie était suffisamment compliquée pour le moment. D'autant que, par le passé, elle n'avait pas fait preuve de beaucoup de bon sens dans ce domaine...

Le lourd collier de rubis pesait au creux de sa paume. Elle devrait le rendre aussi vite que possible à Beckett. Si ce dernier s'était fié à la poste, elle était plus prudente et comptait le restituer en mains propres.

Elle allait saisir sa chemise, abandonnée sur le transat tout proche, lorsque Gregory se mit à japper comme un possédé.

Carly fronça les sourcils en considérant le petit chien. Toute petite, elle rapportait sans cesse des animaux blessés ou orphelins à la maison, et sa mère avait coutume de dire qu'elle aurait sauvé une chenille égarée dans un bouquet de brocolis si on l'avait laissée faire. Pourtant, elle avait du mal à s'attendrir sur le pékinois, encore plus imbu de lui-même que ne l'était Beckett. Ce n'était sans doute pas sa faute : Benson était fou de cet animal et le gâtait trop.

— Gregory, lui dit-elle, arrête d'aboyer comme ça ! Tu vas finir par rameuter le voisinage ! Qu'est-ce que tu as à tirer sur ta laisse ? Qu'est-ce qui te rend si nerveux ?

Il regardait vers la forêt, et elle détourna la tête dans cette direction. Il mit sa distraction à profit pour exécuter son petit tour de force coutumier et se débarrassa de son collier.

— Ah, non ! Gregory, au pied ! gronda-t-elle alors que

le chien filait comme un éclair sur la pelouse. Gregory, reviens !

Si le chien bien-aimé du baron s'égarait juste avant l'opération, jamais elle ne se le pardonnerait ! Elle enfila ses tongs et partit à la poursuite de la bête capricieuse.

Au milieu de la pelouse, alors qu'elle commençait à gagner du terrain, il se faufila sous une haie vers la forêt. Maudissant l'animal, elle maugréa qu'elle le donnerait à Mme Carlisle, la cuisinière, pour qu'elle le transforme en ragoût une fois qu'elle l'aurait rattrapé ! Plus jamais le baron ne se plaindrait d'avoir à manger du tofu !

Cela la fit sourire. Benson n'avait cessé de se plaindre du régime alimentaire qu'elle avait établi...

— Gregory, petite crapule, dit-elle en écartant les branches pour éviter de griffer ses jambes et ses bras nus, si des épines s'accrochent à ton manteau, je te renverrai chez le méchant toiletteur ! Gregory, bon sang, sois gentil, reviens !

Un mouvement l'amena à regarder sur la gauche, et elle se figea. Une famille de lapins prenaient le soleil dans un carré d'herbe, totalement insouciant. Le spectacle était si adorable qu'elle en oublia Gregory, jusqu'au moment où il surgit de derrière un chêne tel un projectile, lui causant une belle frayeur ainsi qu'aux lapins surpris.

— Gregory, non ! cria-t-elle en s'élançant à sa poursuite.

Les lapins s'égaillèrent, le plus gros — la mère sans doute — filant à travers les broussailles. À présent réellement furieuse contre le satané pékinois, Carly s'efforça de soutenir l'allure. Pas question qu'elle le laisse tuer la maman lapin !

Contrariée d'avoir à pourchasser le chien indiscipliné du baron, elle entendit trop tard la moto qui venait sur elle après avoir pris le virage du chemin de terre. Comme si elle vivait les événements au ralenti, elle réalisa qu'elle n'arriverait pas à stopper son élan et, absurdement, pensa qu'elle mourrait en serrant dans sa main l'extravagant collier de Beckett.

S'attendant à être heurtée par le bolide, elle tomba sur les fesses et dévala le talus herbeux qui surmontait la route. Le souffle coupé, elle resta inerte et sonnée, le regard fixé sur le ciel bleu.

Elle entendit un juron, puis une tête masculine barra son champ de vision. L'homme ne fut d'abord qu'une immense silhouette à contre-jour, puis il se mit sur un genou pour se pencher vers elle.

Si elle avait eu le souffle coupé un instant plus tôt, ce n'était rien comparé à ce qu'elle éprouvait maintenant en voyant ces yeux si bleus, ces mèches brunes légèrement ondulées et cette mâchoire carrée. Elle aurait pu contempler indéfiniment ce visage !

— Ne bougez pas.

L'inconnu avait aussi une voix troublante : grave et profonde, avec la juste dose d'autorité nécessaire. Ce qui expliquait sans doute pourquoi elle obéissait à son injonction. Ce fut quand il palpa ses bras et jambes qu'elle s'arracha à la contemplation de ses larges épaules et de son torse impressionnant moulé dans un blouson en cuir noir.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle.

— Je m'assure que vous n'avez rien de cassé, fit-il avec hauteur.

Sa froideur et sa réprobation la poussèrent aussitôt à tenter de se redresser.

— Êtes-vous médecin ?

— Non.

Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il le soit, elle n'avait jamais rencontré un médecin en blouson et pantalon de cuir !

— Je vais bien, affirma-t-elle sans certitude.

Bon sang, elle était pourtant médecin, elle !

— Restez tranquille, grommela-t-il alors qu'elle tentait de se redresser sur les coudes.

— J'ai dit que j'allais bien.

Elle repoussa la main qu'il avait posée sur elle, et elle sentit son cœur battre à grands coups alors qu'il la scrutait en silence.

— Très bien, dit-il, se relevant et la dominant de nouveau. Qu'est-ce qui vous a pris de traverser comme une folle ? Vous auriez pu vous faire tuer !

Carly regarda la superbe moto arrêtée au milieu du chemin qui semblait tout droit sortie d'un film de Batman. Elle revit l'engin décrivant un arc gracieux pour éviter de la heurter. Ce type s'était cru sur un circuit et il voulait rejeter la faute sur elle ?

— Me faire tuer ? répéta-t-elle. C'est vous qui rouliez comme un dingue, et sur un chemin de terre !

Dare toisa la déesse à cheveux roux qui le foudroyait du regard, et dont les yeux tiraient... sur le gris ou sur le vert ?

— Comme un dingue ? Sûrement pas !

— Je suis presque sûre que vous étiez au téléphone !

Dare avait tout au plus atteint les cinquante kilomètres à l'heure, mais elle réagissait comme s'il avait tenté de battre un record de vitesse !

— Pas d'hystérie, la modéra-t-il. Je ne téléphonais pas, je consultais le GPS.

— Vous conduisiez avec un mobile à la main, c'est illégal !

— Calmez-vous, voyons. J'ai maîtrisé la situation.

— De justesse ! Et ça reste illégal !

Dare observa sa tenue et reprit avec un sourire :

— Ah ? Et qu'est-ce que vous allez faire ? M'arrêter ?

Elle lui jeta un regard noir :

— Et d'abord, qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix hautaine.

Il eut envie de l'envoyer promener, mais la curiosité l'emporta. Qui était-elle ? Il étudia de nouveau son short court, son maillot de bain rose vif qui, curieusement, ne jurait pas avec sa chevelure rousse, et repoussa aussitôt l'idée qu'elle puisse être l'invitée de son grand-père. Elle avait l'air de la fille chargée d'entretenir la piscine. Une fille ultra-sexy.

Elle allait se mettre debout, mais se figea lorsque Dare,

d'un geste machinal, tendit la main pour l'y aider. Il ne fut pas surpris qu'elle rejette son assistance.

Il jura. Il n'était pas d'humeur à composer avec cette donneuse de leçons qui, en plus, lui avait causé une belle frayeur en jaillissant sur la route à l'improviste !

— Prenez donc ma main, grommela-t-il, la saisissant par le coude alors qu'elle cherchait à l'esquiver.

Dès qu'elle fut debout, elle se dégagea avec brusquerie.

— Je n'ai pas besoin de votre aide.

— Écoutez, ma belle, mes réflexes vous ont sauvé la vie. Vous pourriez faire preuve d'un peu de gratitude.

— Je vous interdis de m'appeler « ma belle ». C'est à cause de votre conduite que j'ai mal...

Elle s'interrompit alors qu'il suivait des yeux le parcours de ses mains sur son derrière.

— ... aux fesses ? acheva-t-il en haussant un sourcil.

— Laissez tomber, maugréa-t-elle avec un air guindé.

— Comment se fait-il que vous n'avez pas entendu la moto ?

— C'est un chemin privé et j'essayais de rattraper un chien. Je ne m'attendais pas à ce qu'un cascadeur déboule !

— Un chien ? fit Dare, ouvrant son blouson et carrant les mains sur ses hanches. Quel genre ?

Il perçut son regard sur son torse, son ventre plat et enfin sa braguette. Il s'enflamma aussitôt, comme si elle l'avait touché.

Avait-elle perçu sa réaction primitive ? Elle s'écarta, le dévisageant avec méfiance. Elle avait peur !

— Oui, dit-elle d'une voix rauque. Un *très gros* chien.

Si elle avait fait preuve d'un peu de jugeote, elle aurait compris qu'il n'était pas dangereux. Un agresseur perdait rarement son temps à discuter avec sa victime avant de passer à l'attaque. Alors qu'il raisonnait ainsi, il étudia sa poitrine mise en valeur par son maillot de bain, ses longues jambes bronzées que le short ultra-court couvrait à peine. Il avait côtoyé beaucoup de filles adeptes de ce genre de tenue l'été, mais il n'avait jamais vu d'aussi jolies jambes.

— Qu'est-ce que vous regardez ?

Il leva la tête. *Vert mousse*, décida-t-il en sondant ses yeux.

— Vos jambes, répondit-il avec un sourire. Vu ce que vous portez, vous ne pouvez pas me reprocher de profiter du spectacle.

— Je vous demande pardon. De quel droit osez-vous ? s'écria-t-elle en lui martelant le torse avec la pointe de son index. Je suis en maillot parce qu'il fait chaud et que je sors de la piscine.

— Et vous étiez à la recherche d'un chien, c'est entendu. Mais...

— D'ailleurs, coupa-t-elle, je n'ai pas à me justifier auprès d'un type de votre genre !

— Un type de mon genre ? répéta Dare en plissant les yeux de façon menaçante.

— Vous avez un problème d'audition ?

Elle porta les mains à son cou et changea brusquement de ton.

— Oh ! non ! s'écria-t-elle, l'air consterné. Mon collier ! Je ne peux pas l'avoir perdu !

Elle se retourna, sa chevelure rousse cascadant sur ses épaules.

Dare soupira. Il était fatigué d'avoir roulé pendant des heures, sans parler de sa matinée au bureau, et il n'était pas d'humeur à se laisser insulter par cette petite peste, aussi sexy fût-elle.

— Il est comment, votre collier ? s'enquit-il.

— C'est un pendentif en rubis sur une monture en o...

— Ressemblerait-il à ceci ?

Il tendit la main vers les herbes hautes. Il y avait aperçu quelque chose de brillant au moment où il s'était rué vers elle et tenait à présent au creux de sa paume un « colifichet » qui devait valoir une petite fortune. Mince ! pensa-t-il en laissant échapper un sifflement admiratif. Si elle possédait un tel joyau, elle n'était sûrement pas la préposée à la piscine.

— Jolis cailloux, commenta-t-il avec un sourire. Mais je ne suis pas sûr qu'ils conviennent à votre tenue. Je vous conseille plutôt un bikini string.

— Je ne portais pas ce collier ! protesta-t-elle avec véhémence. C'est un cadeau.

Rieur, il répliqua :

— Je n'ai pas cru une seconde que vous l'aviez payé de votre poche, *baby*.

— Pardon ? fit-elle, le dévisageant d'un air furieux et sidéré. Vous m'avez appelée « *baby* » ?

Il devait avouer qu'il se comportait comme un rustre, mais, à la vue du collier, il s'était laissé entraîner sur une certaine pente...

— Écoutez...

— *Écoutez ?* coupa-t-elle. Vous êtes beaucoup trop condescendant, *chéri*. Et puis, rendez-moi ça.

Elle fit un pas en avant, les joues enflammées, et voulut prendre le collier. D'un geste instinctif, Dare l'éleva au-dessus de sa tête. La rousse incendiaire qu'elle était était un peu plus grande que la moyenne, mais elle ne pouvait guère rivaliser avec son mètre quatre-vingt-treize !

Elle le comprit aussitôt et se rattrapa à son torse avant de s'écraser contre lui. Elle écarquilla les yeux, sa bouche pulpeuse forma un O parfait, et il ne put s'empêcher d'étudier ses lèvres avant de se concentrer de nouveau sur ses prunelles.

L'expression « le temps était comme suspendu » lui avait toujours semblé ridicule mais, en cet instant, elle prenait tout son sens. Il ne percevait plus le bruissement des feuilles agitées par le vent, ni l'appel des oiseaux. Son esprit n'était plus habité que d'une pensée : coucher avec cette femme. Au plus vite.

Il allait l'enlacer pour l'attirer plus près lorsqu'un jappement rompit l'enchantement. Démonté, il regarda le petit chien, vraiment très laid, qui levait le museau vers eux, langue pendante. Il sourit jusqu'aux oreilles.

— C'est le « gros chien » en question ?

La rousse recula aussitôt en lui jetant un regard hostile, puis se pencha pour saisir l'animal, qui se déroba prestement.

— Gregory, gronda-t-elle, au pied !

C'était si ridicule que Dare aurait ri volontiers, s'il ne s'était pas senti si troublé.

— Tenez, n'oubliez pas votre cadeau, fit-il, lui tendant le collier avec impatience alors qu'elle allait s'élancer derrière l'animal.

Une expression mauvaise sur le visage, elle lui arracha le collier et partit en courant à la poursuite du chien miniature. Il n'aurait sans doute plus l'occasion de la revoir ! Étrangement, il se surprit pourtant à le désirer...

Secouant la tête, il revint vers sa moto, coiffa son casque et démarra en trombe, décidé à oublier la jolie « préposée à la piscine ».

MICHELLE CONDER

Milliardaire et séducteur

Vénale. C'est le premier mot qui vient à l'esprit de Dare lorsqu'il rencontre Carly Evans. Pour quelle autre raison, en effet, une jeune femme sublime comme elle fréquenterait-elle son richissime grand-père? Bientôt, Dare se sent gagné par la colère : si cette manipulatrice pense pouvoir mettre la main sur leur fortune familiale, elle se trompe du tout au tout ! Il se fera d'ailleurs lui-même une joie de dévoiler la cupidité de Carly. Même si, pour cela, il doit la séduire...

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

ROMAN INÉDIT - 4,40 €

1^{er} août 2017



2017.08.80.0162.4
CANADA : 5,99 \$